

Le 13 octobre, il « déjeune au Q.G. de Remiremont avec le général de Villaret. Mes affaires militaires finies pour cette fois », il revient à Mirecourt.

Le 17 : « Ma mission dans la Somme est décidée : départ samedi prochain. » Après une journée parisienne, le 21, avec dîner chez les Barthou, il prend la direction d'Amiens, le 22, puis de Moreuil, Q.G. du général Micheler, puis de Villers-Bretonneux, Q.G. du général Foch, et revient à Amiens, comme le lendemain soir après avoir rendu visite à son fils à Hongest. Le 24 : « visite le camp d'aviation de Cachy », et retour à Paris. Il rejoint le G.A.E., à Mirecourt, le 27.

Le 2 novembre : « je vais visiter les postes de D.C.A. de Nancy et d'alentour. » Il demeure ensuite à Mirecourt, où il note le 12 : « Tout est stationnaire dans les choses de la guerre. Je finis aujourd'hui d'expédier à Flammarion la matière de mon prochain volume », *Quelques aspects du vertige mondial*, qui paraîtra en mars 1917.

Le 17 : « je pars le matin en mission au D.A.L. Visite les défenses de Blainville, Lunéville, Frascati. » (J.I.). Après avoir passé la nuit à St-Nicolas-du-Pont, il retourne à Mirecourt, le 18, où il note le 22 que « Les nouvelles sont de plus en plus mauvaises du côté de l'Orient, et l'angoisse étreint fort le cœur. » (J.I.). A la fin de ce mois, lors d'un voyage présidentiel, un groupe d'officiers d'Etat-Major est présenté au Président Poincaré, dont Pierre Loti. Le « Miroir de la guerre » du 10 décembre 1916 propose à ses lecteurs quelques photographies sur l'une desquelles « le général Joffre félicite le Cdt Viaud (Pierre Loti). »

Après être arrivé à Paris le 25, Loti en repart le 27 pour se rendre sur ordre de mission du 24, aux « Cours pratiques de tir contre objectifs aériens » d'Arnouville-lès-Gonesse, dirigés par le commandant Pagery, et où un stage a lieu. Le 27 : « commencement des cours et des manœuvres sur le terrain. » Le 29 : « reprendre cette vie d'écolier [...]. Je travaille de mon mieux la défense contre avions. Les nouvelles d'Orient sont de plus en plus désastreuses. Le spectre de la défaite commence à nous apparaître. » (J.I.) Le 1^{er} décembre : « Encore à l'école de tir [...] les heures de cours, au tableau [...] les heures sur le terrain. » Loti repart le 2.

Après deux journées dans la capitale, il rejoint le G.A.E. le 5 décembre, et en informe son secrétaire :

« Me voici revenu de l'Ecole de Tir et rentré au G.A.E., où j'ai trouvé une sale petite maison enfouie dans 2 ou 3 pieds de neige. »

Son inquiétude est grande. Le 10 : « Désastres sur désastres en Roumanie. Guet-apens et massacres en Grèce. Tout semble au pire, et on entrevoit le spectre de la défaite. Je passe la journée à visiter les postes de défense contre avions à Remiremont et à Epinal. » (J.I.).

Et le 14 : « Je me décide à demander un congé de deux mois environ. » Franchet d'Esperey le lui accorde :

« G.A.E., au Q.G., le 15 décembre 1916.

Au commandant en chef,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que le capitaine de vaisseau Viaud, attaché à mon Etat-Major, ayant besoin de repos, je lui ai

accordé un congé de convalescence de 3 mois, sans solde, à dater du 17 décembre. Franchet d'Esperey » (Archives de la Marine, Vincennes, n° 3592, transmis au Ministre de la Guerre, Section du Personnel, n° 1438).

Le général raconte que « Malgré ses protestations, sur les indications pressantes du Docteur Bué, le vigilant médecin de mon Quartier Général, je dus lui intimer l'ordre de rentrer à Rochefort. » (p. 101).

Le 15, arrive une nouvelle : « Notre général nous quitte, et cela met tout mon avenir en question : changer de place, aller à quelle armée, faire quoi ? » (J.I.). Et, le lendemain : « Je quitte [...] Mirecourt. » Puis, le 17 : « Départ en auto, au petit jour, avec Osman. A Gondrecourt, pris le train de Paris [...] Les nouvelles sont de plus en plus désastreuses ; tout est remis en question, pour l'avenir de notre France, et pour mon propre avenir. » (J.I.). A Paris, le 18, Loti voit son fils et dîne chez les Barthou.

Le 21 : « Osman me quitte... [il doit] s'en retourner seul au front, puisque je suis en congé et n'ai plus droit à mon ordonnance. » (J.I.). Loti rencontre son ami Emile Védel, avant de rentrer à Rochefort le 23. 25 décembre 1916 : « Les nouvelles de la guerre sont de plus en plus désastreuses en Orient. Le spectre de la défaite se rapproche, plus menaçant ; on sent de la mort partout. » (J.I.). Le 31 : « je ne tiens plus en place, j'ai envie de retourner sur le front. » (J.I.). Avec 1917, « c'est sans doute la plus terrible des années qui commence. » (J.I., 1^{er} janvier).

Le 4, il part pour Hendaye. Il note le lendemain : « je retrouve l'horrible angoisse de la guerre », et le 7 : « la lourde anxiété d'attendre, de ne rien savoir. » Enfin, le 9 : « Une toujours plus lourde angoisse pèse sur les lendemains de la France et sur les nôtres... » (J.I.).

Loti retourne à Rochefort le 13. Le 21, il y assiste, à l'arsenal, au lancement de l'*Yser*. Le 23, Osman arrive.

Le mois de février est plus morose. Le 1^{er} : « rien que l'incertitude, l'indécision, l'angoisse. » (J.I.). Le 9 : « J'ai un remords d'avoir pris ce congé, d'être ici au calme apparent [...] L'horrible Allemagne vient de commencer la guerre sous-marine à outrance [...] Jamais [...] on avait connu tant de révolte. » (J.I.). Le 11 : « je vais tomber malade. » IL sera en effet grippé pendant une quinzaine de jours. Le 18 : « Même pour la guerre, on n'espère presque plus. » (J.I.).

Arrive le mois de mars. Le 1^{er}, à Rochefort : « Je ne sais ni quand je repartirai ni pour où ce sera, ni ce que je vais devenir, ni ce que nous allons devenir tous, ni ce que va devenir notre France. On vit au jour le jour dans l'attente terriblement angoissée de cette *offensive de printemps* dont tout le monde parle, que personne n'ose commencer, et qui sera la plus effroyable des tueries mondiales. » (J.I.).

Le 7, Loti et son fils vont au Foyer du Théâtre où l'on organise au bénéfice des œuvres de guerre locales « une exposition de printemps de peinture des gens du département, et où j'expose mes anciennes aquarelles du Sénégal et d'Océanie. » (J.I.). Ce fut la première exposition montrant des dessins de Loti.

Le 12, il part pour Le Bertranet, où sa femme et son fils l'attendent. Il y arrive le lendemain, en repart le 15, via Libourne et Bordeaux

par le train, pour Hendaye. Là, le 17 : « la révolution vient d'éclater en Russie, elle menace chez nous, et on attend les derniers actes de la grande tragédie. » (J.I.). Et le 20, il note « le grand recul des Allemands dans le Nord. » Le 21 : « les nouvelles de la retraite allemande se succèdent, toujours inespérées, un peu renversantes. » (J.I.).

Pendant ce temps, on s'occupait de la nouvelle affectation de Loti, après son long congé qui aura duré quatre mois. Le document suivant montre qu'à la date du 19 mars, rien n'était encore décidé :

« Le Capitaine de Frégate Goybet, commandant le dépôt des Equipages de la Flotte de Paris à Monsieur le Ministre de la Marine [Amiral Lacaze].

J'ai l'honneur de vous transmettre une demande de renseignements concernant le Capitaine de Vaisseau de réserve Viaud, à laquelle je ne puis répondre pour le moment, le Dépôt des Equipages de la Flotte de Paris n'ayant pas été avisé par l'autorité maritime, de l'affectation du Commandant Viaud à un Etat-Major d'armée. » (Archives de la Marine, Vincennes, Cabinet du Ministre n° 17187, Dépôt des Equipages de la Flotte de Paris, Caserne de la Pépinière).

Le 11 mars, le général Franchet d'Esperey lui écrit :

« Mon cher commandant,

Vous nous avez bien manqué ou plutôt vous avez bien manqué à la France en n'étant pas avec nous quand nous sommes rentrés à Noyon [...] Quels accents poignants votre beau génie aurait trouvé pour décrire les villes rasées, les vergers dévastés... [le général décrit lui-même les désolations, les maisons détruites, les vieilles femmes, « les filles pour servir d'ordonnance aux officiers ont-ils dit aux habitants de Noyon »] Vous pourriez le servir au roi Bochophile d'Espagne [...] »

Loti écrira cet article sur Noyon, y mêlant les thèmes développés par le général, y compris la critique de l'Espagne neutre. Il s'agit d'« Un lâcher de gorilles », paru dans *L'Illustration* du 26 mai.

Toujours à Hendaye, Loti reçoit le 27 « la belle lettre de mon général. Elle fixe ma destinée hésitante ; elle décide mon retour au front, et ce sera aux Armées du Nord, et cette décision prise, il semble que ma vie a retrouvé son équilibre. — Ainsi je ne quitterai pas le cher uniforme bleu-horizon, je retournerai une fois encore dans la grande mêlée, — et je me sens rajeuni. » (J.I.). Il quittera Hendaye le 29, arrivant à Rochefort le 30.

Le 1^{er} avril, à Rochefort : « je passe péniblement ma journée à dédicacer une centaine d'exemplaires de mon nouveau livre *Vertige*. Et là-bas, sur le front, où j'ai presque honte de ne pas être, la guerre fait rage. » (J.I.). Le lundi 5 : « Enfin, la déclaration de guerre des Etats-Unis à l'Allemagne ! » (J.I.). Et le 8 : « dehors les rues sont pavoisées pour l'entrée en guerre de l'Amérique. » (J.I.). Le 15 : « Mon retour au front se précise ; ce sera dans la Somme, au milieu des régions saccagées et des tueries. » (J.I.). Précisément à Vic-sur-Aisne, où le général Franchet d'Esperey venait de transporter son quartier général.

Loti note le 17 : « Victoire française de Reims à Soissons. », et le 22 : « je vais [...] m'en aller dans l'horrible géhenne du front où la bataille fait rage », cette fois sans Osman.